

8 V. o. Gall. 25377

LES

1

EXTRÊMES SE TOUCHENT

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ADRIEN DECOURCELLE ET LÉON BATTU,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DES VARIÉTÉS, LE 27 JANVIER 1848.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.



LE CHEVALIER JULIEN.	MM. LAFONT.
MARTIN, son domestique.	DESJARDINS.
LA COMTESSE ROSINE.	Mmes PAGE.
LISETTE, sa camériste.	FOUQUET.

H P L

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT.

Le théâtre représente un élégant boudoir. — Une porte à droite. — Une porte à gauche. — A gauche, un fauteuil devant une toilette. — A droite, un autre fauteuil devant une table. — Au fond, le portrait de Louis XIV.

SCÈNE I.

JULIEN, ROSINE.

(Ils sont assis à dix pas l'un de l'autre. Après un long temps.)

Comtesse ?

JULIEN.

Chevalier ?

ROSINE.

Pardon ; je croyais que vous dormiez.

JULIEN.

Non ; je réfléchis.

ROSINE.

Je n'ai rien entendu.

JULIEN.

Je vous dis que je réfléchis.

ROSINE.

Ah ! c'est qu'ordinairement les femmes ont la réflexion...
bruyante.

JULIEN.

(Silence.)

Chevalier ?

ROSINE.

Comtesse ?

JULIEN.

Qu'avez-vous donc ? vous ne dites mot...

ROSINE.

Je pense.

JULIEN.

Vous m'étonnez ! — à quoi ?

ROSINE.

A notre bonheur !

JULIEN.

ROSINE.

A notre bonheur !... vous dites cela avec l'intonation d'un trap-
piste.

JULIEN.

L'intonation ne fait rien à la chose. N'y pensez-vous jamais,
comtesse, à cette félicité charmante, inaltérable, énorme !...
qu'une tendre amitié nous fait goûter depuis quatre ans ?

ROSINE.

Deux ans, chevalier !

JULIEN.

Quatre ans !

ROSINE.

Deux ans, vous dis-je.

JULIEN.

Vous croyez ? c'est bien possible ; mais quand on est heureux,
le temps passe si vite !

ROSINE.

Que les heures vous paraissent doubles ?

JULIEN.

Je me trompais ; je voulais dire... un an.

ROSINE.

C'est la première galanterie que vous risquez de la soirée, et je
ne l'obtiens qu'après correction !... ah ! chevalier...

JULIEN, se défilant.

C'était une distraction ! c'était une distra... ha... ha... ha !...

ROSINE.

Vous bâillez ?

JULIEN.

Moi?... j'essayais... je répétais une gamme ; mon maître à
chanter me dit toujours de bien ouvrir la bouche, et je faisais
ha !... ha !... ah ! ah ! ah !... j'étudiais.

ROSINE, souriant et bâillant.

Vous feriez mieux d'avouer que l'ennui... vous a... gagné !

JULIEN.

Ah ! comtesse, c'est méchant, ce que vous dites là ; je suis venu
avec la ferme intention d'être très-gai, mais vous êtes plus triste
que le mois de novembre... et... (*Cherchant ses mots.*) comme
vous êtes mon... baromètre... votre humeur... marquant tris-
tesse... il a neigé sur ma gaieté. (*A part.*) Ouf ! je ne croyais pas
aller jusqu'au bout !

ROSINE.

Je ne suis pas triste, chevalier ; c'est vous qui êtes...

JULIEN.

Quoi ?

ROSINE.

Triste.

JULIEN.

Soit ! Eh bien, soyons d'une gaité folle ; cela vous plaît-il ?

ROSINE, *baillant*.

Oui, causons.

JULIEN.

C'est ça, causons !

(Silence.)

ROSINE.

Eh bien ! voyons, rapportez-moi les nouvelles.

JULIEN.

Je cherche... ah ! j'étais hier chez le duc d'Entragues ; on parlait des fameuses nuits blanches de Sceaux, dont madame du Maine est la reine, ou plutôt... la lune ; et, à ce propos, Malézieux nous récita ce quatrain de Saint-Aulaire : « La divinité qui s'amuse... »

ROSINE.

Elle est bien heureuse de s'amuser!... autre chose, chevalier ; voilà deux jours que je sais ce quatrain.

JULIEN.

Ah !... L'on parla ensuite de Richelieu, et l'on disait que le vieux Chaulieu, qui a quatre-vingts ans .. (cet âge est sans pitié !) l'a supplanté auprès de mademoiselle...

ROSINE.

Ah ! chevalier, Henri IV est mort, je le sais ; je vous demande des nouvelles et vous me racontez les histoires d'hier.

JULIEN.

Dam ! je ne peux pas vous débiter celles de demain.

ROSINE.

Vous pourriez au moins ne pas me dire celles que je sais.

JULIEN.

Dam ! c'est que j'ignore celles que vous ne savez pas.

ROSINE.

Dites plutôt que vous ne savez pas celles que j'ignore.

JULIEN.

Comme vous voudrez. *(A part.)* Décidément, le jour des adieux est arrivé.

ROSINE, *à part*.

L'ennuyeux chevalier ! Je croyais qu'il pourrait encore durer un mois ; mais non. *(Haut.)* Vous me quittez ?

JULIEN.

Oui, comtesse ; je suis du petit coucher ; mais si vous le permettez, je reviendrai dans la soirée.

ROSINE.

Vous savez que j'y suis toujours pour vous, quand j'y suis.

Et vous y serez ?

JULIEN.

Oui.

ROSINE.

Adieu, comtesse.

JULIEN.

Adieu, chevalier. (*Bâillant.*) A tantôt !

ROSINE.

Oui, comtesse, à bientôt.

JULIEN.

J'ai dit : à tantôt.

ROSINE.

JULIEN.

Ah ! .. (*A part, en sortant.*) Allons, allons ! La scène du nœud gordien va avoir lieu.

ENSEMBLE.

AIR : *Des Nuits blanches.* (*Couder.*)

JULIEN.

C'est à regret que je quitte ces lieux ;
Mais près de vous je reviens au plus vite.
(*A part.*) Et ce sera ma dernière visite ;
Je vais signer la lettre des adieux.

ROSINE, *à part.*

De son départ, j'ai l'esprit tout joyeux ;
Et, près de moi, s'il revient au plus vite,
Sans trop d'ennui j'attendrai sa visite ;
Car ce sera la visite d'adieux.

SCÈNE II.

ROSINE, *seule.*

Enfin !... il est parti. — Ah ! chevalier, je vous ai bien aimé... la première année ; — bien enduré... la seconde ; mais franchement, la position n'est plus tenable ! — c'est une chose affreuse qu'un pareil amour ! l'habitude l'a tué ! — mais, puisqu'il est mort, il faut l'enterrer. (*Elle s'assied devant sa table et se met à écrire ; s'arrêtant.*) Cette phrase est trop dure ! ce pauvre amour, il faut au moins lui faire de belles obsèques ! — (*Ecrivant.*) Ceci est mieux. — Oh ! voilà qui est tout-à-fait bien ! — Est-ce assez ? — Non : encore un mot — quelque chose d'aimable... afin qu'il me regrette ; — c'est cela... il me regrettera. (*Pendant qu'elle cache sa lettre, le chevalier entre.*)

SCÈNE III.

ROSINE, JULIEN :

JULIEN , à part.

Puisqu'il faut en finir, finissons-en tout de suite, — mais galamment. Il est bon que cette chère comtesse apprécie un peu la perte qu'elle va faire. (*Haut.*) Vous écriviez, comtesse ?

ROSINE.

C'est déjà vous, chevalier ! (*A part.*) il était temps.

JULIEN.

Voilà un...! déjà...! à qui je couperais les oreilles... si vous n'en étiez la mère !

ROSINE.

Charmant ! Vous alliez au château, disiez-vous ?

JULIEN.

J'y allais, en effet ; mais, chemin faisant, j'ai fait réflexion qu'il m'y faudrait rester deux heures sans vous voir, — et je suis revenu. — Ai-je eu tort ?

ROSINE.

Je suis heureuse, chevalier, de voir nos cœurs battre si bien à l'unisson ; car, vous parti, je me disais : Il sera peut-être longtemps éloigné de moi ; que faire, en l'attendant ? — et je me suis mise à écrire, pour tuer le temps.

JULIEN

Cette chère comtesse ! (*A part.*) Elle me fait de la peine. (*Haut.*) Savez-vous bien, ma belle Rosine, que vous n'avez pas votre pareille à la cour ? Quelle femme, en effet, peut lutter avec vous de grâce, d'élégance et d'esprit ? — Aussi, la marquise de Villefort me disait-elle hier, en parlant de vous : « Chevalier, si vous le vouliez, mon cœur serait à vous ; mais le vôtre ne sera jamais à moi : qui est aimé de la comtesse ne peut avoir d'yeux que pour elle. »

ROSINE.

Et qu'avez-vous répondu à la marquise ?

JULIEN.

Une impertinence ! Je lui ai dit : c'est vrai.

ROSINE, à part.

Il m'adore, le malheureux ! J'en suis fâchée... (*Haut.*) Du reste le duc de Choiseul me disait l'autre jour : « Ah ! comtesse, si vous n'aimiez le chevalier, comme vous seriez vite à moi !... mais, tout duc et pair que je suis, où le chevalier règne, la grandeur perd ses droits. »

JULIEN.

Et qu'avez-vous répondu au duc de Choiseul ?

ROSINE.

Une malhonnêteté; — je l'ai appelé sorcier.

JULIEN, à part.

Malheureuse femme ! (*Haut.*) Ainsi, le duc en a été pour ses galanteries ?

ROSINE.

Comme la marquise pour ses frais.

JULIEN.

Touchante sympathie ! Et dire que cet amour qui dure depuis quatre... depuis deux ans, est aussi vivace que le premier jour !

ROSINE.

Plus vivace, chevalier ; car l'habitude en a éprouvé la solidité ; et si jamais il s'envolait...

JULIEN.

Ah ! ne dites pas cela ! Est-ce que c'est possible ?...

ROSINE.

Non : mais en supposant que cela fût...

JULIEN, à part.

Et cela sera. (*Haut.*) Eh bien ?...

ROSINE.

Eh bien, à cet amour succéderait une estime presque aussi douce et, à coup sûr, plus durable que lui.

JULIEN.

Oui, mais il me semble que je vous aimerai toujours !

ROSINE.

Je pense tout-à-fait comme vous.

JULIEN,

Ainsi, vous me jurez fidélité ?

ROSINE.

Certes !... Et vous ?

JULIEN.

Belle demande !... Mais, puisque nous sommes en train de supposer, s'il arrivait qu'un jour, chose impossible !... l'estime vint prendre en moi la place de l'amour : que me conseilleriez-vous ?

ROSINE.

Un aveu franc et sincère... une rupture douce et loyale... Et vous, chevalier, si la même impossibilité devenait possible pour moi, que devrais-je faire, selon vous ?

JULIEN.

Me l'écrire en quatre mots, en signant : votre amie dévouée.

ROSINE.

Et vous ne m'en voudriez pas ?

JULIEN.

Non : d'honneur ! ni vous non plus, en pareil cas ?

ROSINE.

Foi de comtesse! (*A part.*) J'y ai mis toutes les formes!.JULIEN, *à part.*J'ai employé tous les procédés. (*Ils se rapprochent l'un de l'autre.*)ROSINE, *tenant sa lettre.*

Chevalier?

JULIEN, *tenant la sienne.*

Comtesse?

ROSINE.

Veuillez lire ce billet...

JULIEN.

Daignez ouvrir cette lettre... (*Tous deux à part.*) Qu'est-ce à dire?... (*Le chevalier va ouvrir la lettre.*)ROSINE, *l'arrêtant.*Ah!... pas devant moi, de grâce! (*Elle va ouvrir la sienne.*)JULIEN, *l'en empêchant.*Pas ici, je vous en prie! (*A part.*) Cette pauvre comtesse!ROSINE, *à part en rentrant chez elle.*

Ce pauvre chevalier!...

ENSEMBLE.

AIR : *Du quadrille des Mousquetaires.*

C'est affreux, sur l'honneur,
 Mais je ris de bon cœur,
 Quand je songe à l'effet,
 Que fera mon billet.

SCÈNE IV.

JULIEN, *seul.*

Que diable peut-elle avoir à m'écrire? Des reproches, sans doute, quelque accusation jalouse que sa fierté l'empêche de m'adresser directement... Je suis sûr d'avance qu'elle m'appelle ingrat... perfide... monstre!... C'est assassinant!... (*Lisant.*) C'est as... hein? Elle me donne mon... elle me prie de... Ah! mais... Ah! mais... ceci passe la plaisanterie!... Comment! après ce qu'elle m'a dit tout-à-l'heure, elle a l'audace... Au fait, je ne vois pas trop ce que j'ai à lui reprocher à cet égard; ce qu'elle a fait, je l'ai fait; et en ce moment, elle s'enivre de ma prose comme moi de la sienne. C'est très-drôle cela! c'est très-réjouissant! Et j'en ris... j'en ris beaucoup!... j'en ris à gorge déployée... j'en ris à me tordre... j'en ris?... Mais non, je n'en ris pas. C'est une infamie!... c'est une injustice!..

Que lui ai-je fait pour mériter un pareil traitement ? Il est vrai qu'elle ne m'a rien fait non plus. Mais, ma position n'est pas la sienne : je suis un homme, moi, et elle n'est qu'une femme, elle... Et la femme n'a pas le droit... tandis que l'homme au contraire... quoique, au premier abord, la femme... Non !... Je suis furieux, et elle a tort... Oui !... elle a tort puisque je suis furieux !... (*La comtesse entre.*) La voici, comprimons nous !...

SCÈNE V.

JULIEN, ROSINE.

ROSINE.

Toujours ici, chevalier.

JULIEN.

Toujours, comtesse.

(*Ils se regardent longtemps, cherchant ce qu'ils se diront. A la fin, ils partent d'un long éclat de rire.*)

ROSINE.

Pourquoi riez-vous, chevalier ?

JULIEN.

Moi ? pour rien. Et vous ?

ROSINE.

Je ris de vous voir rire.

JULIEN.

Ça ne m'étonne pas, nous nous comprenons si bien.

ROSINE.

Nous étions faits l'un pour l'autre.

JULIEN.

Nous le sommes encore.

ROSINE.

Assurément.

JULIEN.

Assurément ! assur... Vous avez lu ?

ROSINE.

Quoi ?

JULIEN.

Rien. (*A part.*) Elle a lu.

ROSINE.

Avez-vous jeté les yeux ?..

JULIEN.

Sur votre portrait ? Il est frappant !

ROSINE.

Non, sur la lettre...

JULIEN.

Pas encore; mais je puis...

ROSINE.

Plus tard.

JULIEN.

Comme vous voudrez.

ROSINE, *à part.*

Il sait tout. (*Haut.*) Je ne sais si vous êtes comme moi, mon cher Julien, mais je ne me suis jamais senti plus de gaieté qu'en ce moment.

JULIEN.

Moi aussi, je suis très-gai. Je ne sais pourquoi, mais je suis très...

ROSINE.

Oh! je le sais, moi : c'est qu'il suffit souvent du plus petit incident pour vaincre la monotonie la plus triomphante.

JULIEN.

Vous croyez ? c'est bien possible. Et quand ces petits incidents... sont de grands incidents, le but n'en est que mieux atteint.

ROSINE.

Ainsi, vous êtes ravi ?

JULIEN.

Je suis ce que vous voudrez.

ROSINE.

Ce n'est pas répondre.

JULIEN.

C'est faire preuve, au moins, d'un bon caractère.

ROSINE.

Preuve d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare.

JULIEN.

Hein ?

ROSINE.

Oui, mon cher ; lorsqu'on est jaloux, emporté, triste, morose, grondeur, quinteux, taquin comme vous l'êtes, les bons moments sont trop rares pour n'être pas tournés à bonne fortune.

JULIEN.

Comment ! jaloux, morose, grondeur, quinteux, taquin ? Dites plutôt que mon naturel paisible et bienveillant ne doit qu'à votre coquetterie, sans cesse braquée sur tout le monde, les éclairs que vous lui faites lancer.

ROSINE.

Je ne vous connaissais pas cette faculté ; mais, dans ce style... orageux, le mot coquetterie n'a-t-il pas été prononcé ?

JULIEN.

Oui, madame, votre coquetterie. Et je suis forcé de bénir lo

Ciel, qui vous a donné ce défaut (avec tant d'autres), car je l'aime mieux que certaines attitudes rêveuses, ennuyées, maussades...

ROSINE.

Vous dites ?

JULIEN.

Maussades.

ROSINE.

Continuez !

JULIEN.

Oui, madame, quand vos yeux de sont pas ouverts pour darder à tort et à travers, l'ennui les ferme ; et le dépit de votre insouciance remplace en moi la jalousie que me donne votre légèreté.

ROSINE.

C'est très-bien écrit.

JULIEN.

Ce n'est pas mal écrit.

ROSINE.

Savez-vous que vous êtes tout-à-fait galant, ce soir ?

JULIEN.

Je fais ce que je peux.

ROSINE.

Et vous ne pouvez pas beaucoup.

JULIEN.

Madame !

ROSINE, à part.

J'en ai trop dit.

JULIEN.

Madame, je ne sais pas ce que je puis, mais je sais que je subis facilement l'influence des autres, et que je suis... ce qu'on me fait.

ROSINE.

Monsieur !

JULIEN, à part.

J'ai été trop loin. (Haut.) Vous me boudez !

ROSINE.

Je le devrais ; mais cela vous rendrait fat ; d'ailleurs, je suis juste et je sais reconnaître mes torts.

JULIEN.

Vos torts ?

ROSINE.

J'ai cédé, je l'avoue, à un mouvement de mauvaise humeur, en vous accusant de jalousie. La vérité est qu'il n'en est rien, et je le regrette, car ce serait la preuve d'un amour que vous n'avez pas.

JULIEN.
Madame...

ROSINE.
Que vous n'avez plus, soit.

JULIEN.
Oh !

ROSINE:
Quant à ma coquetterie, je la confesse. (*Avec emphase.*) Mais, moins aimante, j'aurais moins cherché à tenir votre amour en suspens, et ma tendresse est seule condamnable.

JULIEN.
Je vous en prie, madame, ne vous humiliez pas ainsi. (*A part.*) Ca me donne un air très-bête.

ROSINE.
Je fais ce que je dois.

JULIEN.
Vous exagérez des torts, dont la cause d'ailleurs, m'est trop flatteuse. Je sais très bien que, de nous deux, le plus jaloux, le plus maussade, c'est moi.

ROSINE, *à part.*
Il devient plus raisonnable.

JULIEN.
Pour coquette, j'avoue que vous ne l'êtes pas, dont j'enrage ; et, pour en finir, je sais que je suis un butor et que vous êtes un ange.

ROSINE.
Un ange... poudré !

JULIEN.
Pourquoi pas ?

ROSINE.
C'est invraisemblable.

JULIEN.
Et que conclurons-nous de tout ceci ?

ROSINE.
Dam !

JULIEN.
Que vous êtes la plus adorable comtesse du monde.

ROSINE.
Et vous, le plus charmant chevalier qui soit.

JULIEN.
Vous êtes bien bonne. (*Il lui baise la main.*)

ROSINE.
Vous souvenez-vous, chevalier, du jour où je vous vis pour la première fois ?

JULIEN.

Si je m'en souviens ? c'est-à-dire que je m'y crois encore. Il y a deux mois de cela.

ROSINE.

Deux ans.

JULIEN.

Vous croyez ?

ROSINE.

J'en suis sûre.

JULIEN.

Après cela, c'est possible, et cela doit être ; car tant de bonheur n'aurait pu tenir dans un si court espace.

ROSINE.

Ah ! c'était à Versailles ; vous aviez une veste aurore, un pourpoint gorge de pigeon. « Voilà un gentilhomme ! bien habillé, me dit madame de Nocé. — Son tailleur n'a pas besoin d'être sorcier, dis-je en vous regardant. — Qui sait, dit-elle ? » Je pariai pour vous, elle paria pour le tailleur. Et... c'est cinquante louis que vous m'avez fait gagner.

JULIEN.

Vous, comtesse, vous aviez une robe blanche ; des perles au cou, des perles dans la bouche ; un manteau de satin sur des épaules... de la même étoffe. Et, en vous voyant si blanche d'habit, si blanche de personne... je crus un moment qu'il avait neigé sur vous.

ROSINE.

Chevalier !

JULIEN.

Mais je reconnus bientôt mon erreur ; car, en m'approchant, je remarquai que vous aviez des roses sur la tête, des roses sur les joues ; des roses, partout !... et je crus voir le mois de juin enchâssé dans le mois de décembre. (*A part.*) Très-joli !

ROSINE.

Oh ! mais vous allez me faire rougir.

JULIEN.

Vous en avez le droit... mais au lieu de perdre à rougir un temps si précieux, dites-moi que vous avez oublié mes impertinences de tantôt.

ROSINE.

Des impertinences ? m'en auriez-vous dit ? je ne m'en souviens pas.

JULIEN.

Charmante ! charmante ! vous êtes charmante ! (*A part.*) Elle est charmante ! (*Il lui baise la main.*)

ROSINE.

Finissez, chevalier ; laissez ma main.

JULIEN.

Ah ! c'est que, dans cette jolie main, est une lettre que je voudrais bien reprendre.

ROSINE.

Vraiment ?

JULIEN.

Oh ! oui ! mais, comment faire ?

ROSINE.

Il faut la demander d'un air bien respectueux.

JULIEN.

Et vous croyez qu'on me l'accordera ?

ROSINE.

Sans doute ; car, sans cela, vous seriez homme à la prendre de force.

JULIEN.

Comme vous me connaissez bien ! *(Il se met à genoux et reçoit la lettre des mains de Rosine.)* Merci ! oh ! merci ! *(Il déchire la lettre et la foule à ses pieds.)*

ROSINE.

Il n'en reste plus rien.

JULIEN.

Si.

ROSINE.

Quoi donc ?

JULIEN.

Le regret de l'avoir écrite.

ROSINE.

Bien vrai ?

JULIEN.

Ma parole d'honneur ! *(A part.)* Elle l'avait lue. — Ha !...

ROSINE.

Vous soupirez ?

JULIEN.

Vous m'avez rendu ma lettre ; mais vous ne m'avez pas redemandé la vôtre.

ROSINE.

N'est-elle pas en bonnes mains ? *(A part.)* Il l'avait lue.

JULIEN.

En trop bonnes mains ; et je voudrais la voir en de plus belles mains.

ROSINE.

Oui dà !

JULIEN.

Reprenez-la ; qu'est-ce que ça vous fait ?

ROSINE.

Non.

JULIEN.

Je comprends : vous voulez garder des armes contre moi, quand je n'en ai plus contre vous; vous voulez égorger la brebis sans défense?

ROSINE.

Eh bien ?..

JULIEN.

Eh bien ?

ROSINE.

Eh bien !... plus tard. (*A part.*) J'ai bien le temps.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

A quelle heure faudra-t-il servir, madame la comtesse ?

JULIEN.

Tout de suite ! tout de s...

ROSINE.

Non pas... dans une heure.

JULIEN.

Pourquoi pas tout de s...

ROSINE.

Parce qu'il ne me plaît pas.

JULIEN.

C'est si engageant, un souper, « en tête à tête. En se mettant à table, on se déteste... à jeun, les hommes sont méchants... celui qui a les torts cherche d'abord à se justifier... on ne l'écoute pas... mais, quand vient le dessert... ne sais comment... l'esprit grandit, la raison rapetisse ; la tristesse s'en va, la gaité vient... Et le ressentiment, ébloui par les lumières, étourdi par le champagne, suit dans l'espace le joyeux bouehon qui s'envole avec fracas... alors, on se rapproche... on joue du présent, on nargue l'avenir... Et le passé n'existe plus ; car, en sablant la liqueur étincelante, ce n'est pas seulement l'ivresse et la gaité qu'on a bues... c'est l'oubli !

ROSINE.

» Oui, l'oubli des injures.

JULIEN.

» C'est-à-dire, le don le plus précieux que l'homme ait reçu du Ciel.

ROSINE.

» Après la mémoire... Et c'est justement parce que je fais grand cas de cette faculté, que je ne veux pas encore souper. »

JULIEN.

Vous me tenez rigueur ?

ROSINE.

Ecoutez, chevalier, vous avez été bien coupable envers moi... votre offense m'a trop aveuglée, d'abord ; votre repentir m'a trop éblouie, ensuite ; laissez à mon esprit le temps de reprendre son équilibre, et alors, je vous ferai une réponse, sinon sage, du moins décisive ; car je l'aurai pesée mûrement.

JULIEN.

Comtesse...

ROSINE.

C'est mon dernier mot. — Suivez-moi, Lisette, j'ai à vous parler.

(*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE VII.

JULIEN, seul.

Comtesse!... — Elle s'en va. — Que veut dire ce brusque changement ? Oh ! j'y suis. Et moi qui me jette dans le repentir à corps perdu, tête baissée. Imbécile ! — Si elle allait ne pas me redemander sa lettre, à présent ? Ce serait du beau ! — Mais comment reprendre le terrain que j'ai perdu ? — Il est évident que, pour établir mon empire d'une manière durable, je dois cacher ma lâcheté et irriter son amour-propre au point de l'amener... — Hein ? — Qu'est-ce que je dis donc ? L'amener à quoi ? — A quoi ? à quoi ? — Au mariage, parbleu ! Oui, au mariage. C'est honteux, c'est ridicule, c'est bête de ma part, mais c'est comme cela. Et ceux qui n'en sont pas contents n'ont qu'à venir me trouver, je m'appelle Julien de Gondrecourt, je demeure... — Mais parlons doucement, raisonnons sans colère. Je suppose que le duc d'Entragues me dise : — Mon ami, sais-tu bien que ton mariage fait jaser ? sais-tu qu'on en rit à la cour ?

Je lui répondrais : — Mon cher ami, tu diras à ceux qui jaser et qui rient que je suis heureux de leur faire passer un moment agréable — Maintenant si tu veux savoir, de toi à moi, pourquoi je me marie, je vais te le dire : Je croyais n'aimer plus la comtesse, j'ai voulu la quitter et je lui ai rendu sa parole.

— Bon, dit le duc.

— Mais il est arrivé un petit incident où je ne songeais pas ; c'est que j'ai trouvé la comtesse dans les mêmes sentiments que moi ?

— Eh bien ? dira le duc.

— Eh bien ! je ne demandais pas mieux que de la quitter ; mais je ne veux pas qu'elle me quitte.

— Ceci est de la vanité, chevalier, me dira encore le duc.

— C'est tout ce que tu voudras ; mais, au chagrin que m'a causé l'idée de sa perte, j'ai senti que je ne saurais aimer une autre femme.

— Il fallait reprendre les choses où tu les avais laissées, dira toujours le duc.

— J'y ai pensé ; mais, si elle a eu le courage de me quitter aujourd'hui, quand j'y étais disposé, elle pourrait l'avoir encore quand je ne le serais plus ; et, pour éviter ce malheur, j'ai dû la river à moi pour toujours... tu comprends ?

— Je comprends, répond le duc ; et il sort.

Maintenant que le duc est sorti, que puis-je faire pour atteindre mon but ? — Quelle idée ! (*Ouvrant la porte.*) Martin ! (*Son domestique parait.*)

SCÈNE VIII.

JULIEN, MARTIN.

JULIEN.

Martin, il y a dans l'antichambre tout ce qu'il faut pour écrire et cacheter ?

MARTIN.

Oui, monsieur,

JULIEN, *après lui avoir parlé bas.*

Tu comprends ?

MARTIN.

Parfaitement. Mais quand faudra-t-il entrer ?

JULIEN.

Quand ? C'est juste. — Ah ! quand tu m'entendras frapper du pied... — La comtesse ! — Va-t-en. (*Martin sort.*)

SCÈNE IX.

JULIEN, LA COMTESSE, LISETTE.

ROSINE, *bas à Lisette.*

Tu m'entends, quand je tousserai.

LISETTE.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

JULIEN, ROSINE.

ROSINE, à part.

C'est le seul moyen.

JULIEN], à part.

C'est la seule manière.

(Il se promène en fredonnant.)

Au clair de la lune,

Ta, ti, ta, ti, tan.

ROSINE, même jeu.

Prête-moi ta plume,

Ta, ti, ta, ti, tan !

Vous êtes en belle humeur, chevalier ?

JULIEN.

Comme ça.

ROSINE.

J'ai beaucoup réfléchi depuis tantôt.

JULIEN.

Ah ! et moi aussi.

ROSINE.

Et peut-on savoir ?...

JULIEN.

Après vous.

ROSINE.

Soit. Eh bien ! mon ami, j'ai beaucoup réfléchi.

JULIEN.

Vous l'avez déjà dit.

ROSINE.

Plait-il ?

JULIEN.

Ce n'est pas un reproche que je vous fais, mais vous l'avez déjà dit.

ROSINE.

Allons au fait. Nous parlions tantôt d'un aveu franc et sincère ; cet aveu, nous nous le sommes fait.

JULIEN.

C'est vrai.

ROSINE.

D'une rupture douce et loyale ; cette rupture a eu lieu.

C'est juste.

JULIEN.

Pourquoi revenir sur ce qui est accompli ?

ROSINE.

JULIEN.

C'est ce que je me disais.

ROSINE.

Ah ! vous vous disiez cela ?

JULIEN.

Dam ! oui.

ROSINE.

Et du moment qu'il n'y a, de part et d'autre, ni haine, ni regret...

JULIEN.

Oui, du moment qu'il n'y en a pas...

ROSINE.

Il n'y en a pas ?

JULIEN.

Je ne dis pas cela. Je dis : S'il n'y en a pas.

ROSINE.

C'est ce qu'il faudrait savoir.

JULIEN.

Je ne puis deviner votre pensée.

ROSINE.

Ni moi la vôtre.

JULIEN.

Interrogez-moi, je répondrai.

ROSINE.

Croyez-vous pouvoir vivre sans mon amour ?

JULIEN, *avec chaleur.*

Moi ! (*Se contenant.*) Bien difficilement, comtesse, bien difficilement !

ROSINE.

Mais enfin...

JULIEN.

Je crois qu'avec beaucoup de courage, de résolution...

ROSINE.

Vous en viendrez à bout ?

JULIEN.

Je l'espère.

ROSINE.

Ah ! et vous êtes sûr de n'en pas trop souffrir ?

JULIEN.

Oh ! si j'en souffrirai ! J'en souffrirai beaucoup (*Se contenant.*) dans les premiers temps ; mais , à la longue , je m'y ferai. — Et vous ?

ROSINE, vite.

Mais moi aussi. (*A part.*) Fat !

JULIEN.

Ah !... comme ça se trouve :

ROSINE.

Alors, chevalier, il faut nous quitter, qu'en dites-vous ?

JULIEN.

Nous quitter ? (*Changeant de ton.*) C'est bien dur, comtesse.

ROSINE.

Un jour ou l'autre, il faudrait en venir là.

JULIEN.

Je n'en vois pas la nécessité.

ROSINE.

Vous sentez bien que nos rapports ne sauraient être éternels. Si nous étions mariés, ce serait bien différent.

JULIEN, étourdiment.

Eh ! bien, marions-nous.

ROSINE.

Vous dites ?

JULIEN, à part.

Maladroit ! (*Haut.*) Je dis que, si vous y tenez absolument, rien ne nous empêche de nous marier... comme des bourgeois... comme tout le monde.

ROSINE.

Mais je n'y tiens pas du tout... et que dirait la cour ?

JULIEN.

Les hommes m'envieraient mon bonheur.

ROSINE.

Les femmes seraient jalouses du mien, chevalier... ce qui n'empêcherait pas le monde d'en rire.

JULIEN.

Il n'en rirait pas tant que moi, le monde.

ROSINE.

Vous dites ?

JULIEN.

Je ne dis rien.

ROSINE.

Alors, tout pesé...

JULIEN.

Tout bien considéré...

Il faut... ROSINE.

Nous devons... JULIEN.

Quoique avec peine... ROSINE.

Avec désespoir... JULIEN.

Rester... ROSINE.

Bons amis. JULIEN, *soupirant.*

C'est vous qui l'avez dit. ROSINE.

Mais très-bons amis? JULIEN.

Oh ! très-bons amis ! ROSINE.

Ainsi, c'est tout-à-fait fini ? JULIEN.

Tout-à-fait. ROSINE.

Tout-à-fait. JULIEN, *s'asseyant.*

Que faites-vous donc là ? ROSINE.

Ah ! pardon ; l'habitude... (A part.) Je me suis enfermé. JULIEN.

Adieu, chevalier. ROSINE,

Quoi ! vous me... JULIEN.

C'est l'heure de mon souper ; et votre visite, plus prolongée, de- ROSINE.

viendrait compromettante. JULIEN.

Compromettante !... c'est juste !... adieu, comtesse. (Il lui baise la main.) Adieu, chère comtesse. (Il lui baise la main.) Adieu, ma belle Rosine... (Il lui baise la main.) Adieu...

Ah ! c'est assez, chevalier, c'est trop. ROSINE.

Je me retire. (A part, en s'éloignant.) Elle ne me rappelle pas ? JULIEN.

(Haut.) Je me retire.

ROSINE.

Mais c'est qu'il s'en va pour tout de bon.

JULIEN, *à part.*

Je crois qu'il est temps de frapper du pied.

ROSINE, *à part.*

Il est temps d'en finir. (*Elle tousse à plusieurs reprises.*)

JULIEN, *revenant.*

Vous êtes enrhumée, madame ?

ROSINE.

Ce n'est rien.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LISETTE.

ROSINE, *à part.*

Ah !

LISSETTE.

Madame, c'est une lettre dont on attend la réponse.

ROSINE.

Une lettre ? donnez. (*Lisette sort.*)

SCÈNE XII.

JULIEN, ROSINE.

ROSINE, *après avoir lu ; d'un air étonné.*

Se peut-il ?

JULIEN.

Qu'est-ce ?

ROSINE.

Il faut nous quitter, chevalier, et bien vite ; car, ce matin, dans un moment de dépit, j'ai donné des espérances au duc de Choiseul, et il me demande ma main.

JULIEN.

Hein ? mais c'est une indignité ! et le duc me rendra raison de son bonheur.

ROSINE.

Comment ! après la lettre que vous m'avez écrite ce matin ; après la scène qui vient d'avoir lieu, vous pouvez céder à de pareils transports ? mais c'est de la démence.

JULIEN.

Et si tout cela n'était qu'une comédie ?

ROSINE.

Une comédie ?

JULIEN.

Oui, madame ; je n'aime, je n'ai jamais aimé que vous ; et je vous jure...

ROSINE, à part.

Enfin ! (Haut.) Ah ! chevalier, vous ne savez pas la peine que vous me faites en ce moment... si j'avais su plus tôt...

JULIEN.

Plus tôt ?

ROSINE.

Vous comprenez, qu'à présent, il est trop tard ; j'ai promis.

JULIEN.

Vous avez promis ? Mais n'ai-je pas reçu vos serments, votre foi ?

ROSINE.

Devant qui ?

JULIEN.

Devant qui !... devant le portrait de Louis XIV, morbleu ! (En disant cela, il frappe du pied avec colère.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MARTIN, entrant vivement.

MARTIN.

Monsieur, c'est une lettre dont on attend la réponse.

JULIEN.

Qu'est-ce que tu veux, toi ?

MARTIN, bas.

Mais, monsieur, vous m'avez dit...

JULIEN, criant.

Quoi ?

MARTIN.

Monsieur, vous avez frappé du pied.

JULIEN.

Ah ! c'est juste, je l'avais oublié. Merci, Martin, merci. (A part.)
Je suis sauvé. (Martin sort.)

SCÈNE XIV.

JULIEN, ROSINE.

JULIEN.

Vous permettez ? (Après avoir lu, d'un air étonné.) Se peut-il ?

Qu'est-ce?

ROSINE.

JULIEN.

Pardonnez-moi, comtesse ; mais hier, dans un moment de dépit, j'ai demandé sa main à la marquise de Villefort ; elle me repoussa qu'elle accepte. Ainsi il n'y a plus à reculer.

ROSINE.

Quoi ?

JULIEN.

Et, puisque vous repoussez mon amour, ce me sera du moins une consolation.

ROSINE.

Quoi, monsieur, vous pourriez en épouser une autre ?

JULIEN.

Vous épousez bien le duc de Choiseul :

ROSINE.

Oui, sans doute ; mais si j'avais pu avoir la preuve...

JULIEN.

De quoi ?

ROSINE.

D'un amour bien vrai, bien sincère...

JULIEN.

Cet amour était à vous : vous l'avez rejeté.

ROSINE.

Dites plutôt que le mien vous fatiguait.

JULIEN.

Moi !

ROSINE.

M'écrire une pareille lettre !

JULIEN.

La vôtre n'a rien à reprocher à la mienne.

ROSINE.

Et le sang-froid avec lequel vous preniez congé de moi tout-à-l'heure ?

JULIEN.

Et celui avec lequel vous me laissiez partir ?

ROSINE.

J'ai suivi votre exemple.

JULIEN.

Je n'ai fait que vous imiter.

ROSINE.

Mais si tout cela n'était qu'une ruse de ma part ?

JULIEN.

Une ruse ?

ROSINE.

Si j'avais voulu voir par là quelle foi l'on peut fonder en vous ? si, avant de donner au duc une réponse favorable, j'avais voulu me convaincre de votre indifférence ? que diriez-vous ?

JULIEN.

Je dirais que ceci change singulièrement la question, et que, de mon côté, je n'ai pas eu d'autre intention que de sonder votre cœur.

ROSINE.

Vous m'aimez donc ?

JULIEN.

Parbleu ! et vous ?

ROSINE.

Dam !

JULIEN.

Dam !... quoi ?

ROSINE.

Dam !... oui.

JULIEN.

Oui ! oh ! ivresse ! oh ! extase !

ROSINE.

Mais le duc qui attend ma réponse !

JULIEN.

Et la marquise qui attend la mienne !

ROSINE.

Comment faire ?

JULIEN.

Que leur dire ?

ROSINE.

Il m'appellera coquette.

JULIEN.

Elle m'appellera monstre.

ROSINE.

Alors... !

JULIEN.

Alors, nous n'avons plus qu'à fuir en Sibérie ou à mourir par le poison !

ROSINE.

Du poison !... si donc ! je n'en prends jamais.

JULIEN.

Ni moi non plus.

ROSINE.

D'ailleurs, cette marquise de Villefort ne mérite pas tant de ménagements... une coquette !... un esprit grossier...

JULIEN.

Oui ; mais elle est bien jolie !

ROSINE.

Un mauvais livre... bien relié... Et puis, épouser une veuve...

JULIEN.

Elle ne l'est pas.

ROSINE.

Son mari vit encore ?

JULIEN.

Elle n'a jamais été mariée.

ROSINE.

Alors, elle est veuve.

JULIEN.

Comment ?

ROSINE.

Une femme de son âge est toujours veuve !

JULIEN.

Mauvaise !... quant au duc, il y a bien 20 ans qu'il a eu 20 ans pour la... seconde fois.

ROSINE.

C'est un homme... aimable.

JULIEN.

C'est égal, il n'est plus assez... gai pour vous... et il est impossible que vous deveniez la Thétis de ce soleil couchant !!

ROSINE.

Mais comment faire ?

JULIEN.

Que mon refus à la marquise, que votre refus au duc soient suivis du don de votre main... et il faudra bien que ces deux victimes épousent ailleurs.

ROSINE.

Il est vrai que... mais...

JULIEN.

Bah ! ces malheureux pleureront ensemble ; et s'entre-consoleront.

ROSINE.

Je ne vous refuse pas ma main,

JULIEN.

Alors, je vous la demande.

ROSINE.

Il faut bien vous la donner.

Vrai?

JULIEN.

La voici.

ROSINE.

JULIEN.

Ange ! ange ! (*Il se précipite sur la sonnette, Lisette paraît.*) Lisette ! amenez-moi les dix premiers notaires venus ; — je vous donne cinq minutes. — Une demi-minute par notaire, — allez !

LISETTE.

Madame ?...

ROSINE.

Allez, Lisette ! (*Lisette sort.*)

JULIEN.

Mais que va dire le duc ?

ROSINE.

Le duc ne dira rien, mon ami ; car je ne l'ai pas vu depuis six mois.

JULIEN.

Vous me trompiez donc ?

ROSINE.

Par amour ! — mais, la marquise ?...

JULIEN.

La marquise ? — elle est partie il y a huit jours pour le Canada.

ROSINE.

Vous me trompiez aussi ?

JULIEN.

Par sympathie.

ROSINE.

Et l'amour est venu quand nous commençons à nous haïr.

JULIEN.

Ce n'est pas étonnant : — les extrêmes se touchent.

JULIEN.

AIR : *De Fleurette.* (*L. Puget.*)

L'habitude est une traîtresse,
Qui trompe souvent notre cœur,
L'ennui glaçait notre tendresse.

ROSINE.

Mais, de notre double tristesse,
Nous avons fait un seul bonheur.

JULIEN.

Ce bonheur peut être éphémère,
Si le succès est contesté.

LES EXTRÊMES SE TOUCHENT.

ROSINE.

Notre pièce est plus que légère,
 Mais, moi, je suis une étrangère...
 Donnez-moi l'hospitalité.

JULIEN.

Donnez-lui l'hospitalité.

Pour la province, au lieu du couplet final, ci-dessus.

AIR : Lorsque le soir dans la plaine.

JULIEN.

L'ennui glaçait notre tendresse;
 Mais il cède à l'amour vainqueur.

ROSINE.

Et, de notre double tristesse,
 Nous avons fait un seul bonheur.

REPRISE. ENSEMBLE.

FIN.

110.

